

Article

« Problématiques du religieux dans la littérature de science-fiction »

Jean-Guy Nadeau

Laval théologique et philosophique, vol. 57, n° 1, 2001, p. 95-107.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/401331ar>

DOI: 10.7202/401331ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

PROBLÉMATIQUES DU RELIGIEUX DANS LA LITTÉRATURE DE SCIENCE-FICTION*

Jean-Guy Nadeau

Faculté de théologie
Université de Montréal

RÉSUMÉ : À partir de son expérience de lecteur d'ouvrages de science-fiction (SF), l'A. montre que cette littérature aborde souvent des sujets à connotations religieuses : les questions de la vie après la mort et de l'au-delà, de l'éthique et de la conscience, du rapport à la divinité, etc. C'est ainsi que la SF constitue un « laboratoire de sens » social et religieux qui étudie les conséquences de l'évolution scientifique et philosophique. L'article propose un cadre de travail pour l'étude des questions religieuses et théologiques dans la littérature de la SF.

ABSTRACT : Referring to his experiences as a reader of science fiction, the author shows that this type of literature often deals with subjects of a religious nature : questions of life after death and of the beyond, of ethics and conscience and of our relationship to the divine, etc. In this way, sci-fi serves as a real "laboratory of social and religious meaning" which studies the consequences of the evolution of the sciences and philosophy. The article sets forth a framework for the study of religious and theological questions in the literature of science fiction.

Depuis longtemps je suis frappé par la place que la science-fiction accorde aux questions religieuses. Étudiant, il m'arrivait de dire que j'étais venu à la théologie à cause d'un livre de science-fiction¹. Et c'était largement vrai, même si mon parcours n'a évidemment pas été marqué que par la lecture de *Stranger in a Strange Land*, de Robert Heinlein. En terminant cette lecture, je m'étais dit : « Si c'est vrai dans un livre, pourquoi ce ne serait pas vrai dans la vie ? » J'avais vécu là l'expérience de la poésie du récit avant que j'en apprenne plus tard la théorie. Ce récit, en effet, m'avait touché, remis en mouvement. Reprise nettement sécularisée du drame de l'Évangile, et avec une gaieté étrangère à celui-ci, *Stranger in a Strange Land* avait rencontré chez moi un espace d'expérience et un horizon d'attente où il s'arrimait bien. On le sait, la portée religieuse d'un texte, comme sa poésie, ne tient

* Une large partie de cette réflexion a été présentée, bien que dans une perspective différente, au colloque du groupe Littérature et théologie sur la Poétique du divin, tenu à l'Université Laval en mai 1998.

1. Joanna Russ rapporte une expérience semblable dans L. MCCAFFERY, *Accross the Wounded Galaxies. Interviews with Contemporary American Science Fiction Writers*, Chicago, University of Illinois Press, 1990.

pas toute seule, mais à notre éducation, à notre bibliothèque intérieure, à notre expérience, à notre attente. Elle est non seulement le fait du texte mais tout autant du lecteur en telles ou telles circonstances. Cela est vrai aussi de la littérature de science-fiction, bien qu'elle porte des dimensions caractéristiques que j'aimerais rappeler avant d'aller plus loin.

LA SCIENCE-FICTION

Les questions religieuses que porte la science-fiction se situent sur un riche fond de scène dont on ne rappellera ici que quelques éléments. D'une part, l'élan imaginaire particulier à la SF qui en fait un genre littéraire « whose necessary and sufficient conditions are the presence and interaction of estrangement and cognition and whose main formal device is an imaginative framework alternative to the author's empirical environment² ». Puis, un élément philosophique souvent reconnu à la SF que d'aucuns considèrent, avec Brian Aldiss, comme « the search for a definition of man and his status in the universe which will stand in our advanced but confused state of knowledge (science), and is characteristically cast in the Gothic or post-Gothic mould³ ». Enfin, une articulation narrative existentielle de ces dimensions qui amène un philosophe à affirmer que cette « littérature pensante » prend, bien qu'insuffisamment, concède-t-il, la relève d'une philosophie qui a rompu avec la science et la religion, mais surtout avec la conjecture⁴.

La science-fiction pose en effet de façon toujours concrète les questions de la vie après la mort et de l'au-delà, de l'éthique et de la conscience, du temps, de la mémoire et de l'identité (Ricœur, par exemple, y recourt après Parfit pour étudier la problématique de l'identité), des effets de l'exploration spatiale et de la rencontre d'autres espèces, du clonage, de l'altération du corps, de l'immortalité, de l'intelligence artificielle, de la télépathie, des voyages dans le temps et des paradoxes temporels, de la religion et du rapport à la divinité, etc. La SF constitue ainsi un laboratoire social et religieux étudiant les conséquences de l'évolution scientifique et philosophique et on peut même appliquer à ses meilleurs récits la notion de laboratoire de sens que Ricœur attribue au mythe⁵.

La dimension d'*estrangement* de la SF est d'abord liée au fait que ses histoires se passent le plus souvent dans un espace-temps éloigné, différent de notre espace-temps quotidien. Amenant le lecteur dans un autre monde, la SF en accroît d'autant l'effet d'*estrangement* des récits, à condition bien sûr que ce monde ne soit pas simplement un calque du sien comme cela se produit malheureusement trop souvent. Cet effet est plus évident lorsque, devant certains textes, il me faut plusieurs pages avant de savoir ou même d'imaginer ce dont parle ce récit. Il me faut alors créer un

2. Danko SUVIN, *Metamorphosis of Science Fiction*, New Haven, Yale University Press, 1979, p. 7-8.

3. Brian ALDISS, *Billion Year Spree*, Garden City, New York, Doubleday, 1973, p. 8.

4. Guy LARDREAU, *Fictions philosophiques et science-fiction*, Arles, Actes Sud, 1988, p. 12 et 91.

5. Paul RICEUR, « Le scandale du mal », *Les Nouveaux Cahiers*, 85 (1986), p. 6-10 ; repris dans *Esprit*, 7, 8 (1988), p. 57-63.

monde à partir de quelques indices d'un auteur qui tient son nouveau monde pour acquis et ne le présente pas. C'est peut-être pourquoi je préfère la littérature de SF au cinéma de SF où les référents s'imposent à l'écran (*2001 : Space Odyssey* faisant ici figure d'exception magistrale, de même que *Solaris*). Il y a un plaisir cognitif particulier à ne pas connaître d'emblée l'idée du texte, à ne pas en connaître non plus les référents extra-textuels, mais à les découvrir et à les construire au fil de la lecture. Il y a plaisir à entrer et à cheminer dans un texte sans savoir ni même imaginer où l'on va, ce dont il y est question. Il y a plaisir aussi quand des attentes de sens sont bousculées par un récit qui m'entraîne vers l'inconnu, l'inimaginé. Lecteur, je me sens « étranger en terre étrangère », provoqué à penser, mes schémas cognitifs bousculés par le texte. Or, c'est justement ce qui caractérise le rapport de la SF au religieux et au divin.

Une note, enfin, pour signaler que le *corpus* de ma réflexion est constitué des romans et nouvelles de science-fiction que j'ai lus au fil des ans pour mon plaisir et donc le plus souvent sans prendre de notes, de sorte que j'ai dû retourner à plusieurs d'entre eux pour vérifier mes impressions. Reliant un passe-temps et des intérêts professionnels, les pages suivantes visent à mettre en lumière une richesse de la science-fiction souvent méconnue et à proposer un cadre de travail pour l'étude des questions religieuses et théologiques dans cette littérature. Ce cadre de travail se déploiera en deux temps, selon que le récit de science-fiction utilise ou non un code linguistique religieux, c'est-à-dire certifié tel par les grandes religions.

1. Le religieux à travers un code linguistique explicitement religieux

Cette première voie est plus évidente, à cause de son usage d'un code linguistique explicitement religieux se référant à des religions ou à des divinités, des personnages, des lieux, des immeubles, des fêtes, des textes, des mythes, des concepts généralement considérés comme religieux. Chose étonnante pour un genre littéraire qui se réclame de la science, la science-fiction est l'une des rares littératures non religieuses où la divinité et la religion constituent régulièrement des référents significatifs, voire centraux. Les rapports qu'y entretient la SF sont multiples : critique, dérision, désespoir, réflexion, quête, etc. En fait, les meilleurs textes de SF sont cognitivement bouleversants voire subversifs, particulièrement au plan religieux. Voyons-en quelques exemples.

Une critique de la religion

Si on peut s'étonner de la place que la science-fiction fait au mythe et à la religion, il en va autrement lorsqu'on constate qu'elle en est le plus souvent critique. « Whenever science-fiction touches on actual contemporary religions, it is almost always hostile to them⁶ », constate un auteur de science-fiction. Plusieurs récits, par exemple ceux qui portent sur les missionnaires complices ou opposés à des colonisations sauvages, mettent en scène la relativité du fait religieux, son historicisme, sa

6. Orson Scott CARD, *Maps in a Mirror. The Short Fiction of Orson Scott Card*, New York, Tom Doherty Ass, 1990, p. 435.

dépendance envers la culture, l'histoire et la créativité humaines. Le titre d'un récit de Frank Herbert — auteur de plusieurs ouvrages à consonnance religieuse tels *Dune*, *Dune Messiah* et *God Emperor of Dune* — est particulièrement éloquent à cet égard : *The God Makers* (1972).

Cette critique de la relativité du fait religieux est particulièrement vive dans un récit troublant de Harlan Ellison qui met en scène un Jéhovah épuisé et dysfonctionnel, ses fidèles ne croyant plus en lui : « When belief in a god dies, the god dies », précise Ellison dans son introduction à *Deathbird Stories* où figure ce récit. Jéhovah est alors remplacé par d'autres dieux aussi tordus les uns que les autres, qui sont autant de reflets des cultures de leurs fidèles.

Par ailleurs, la critique de la religion dépasse la relativité historique de celle-ci et dénonce fréquemment l'usage qu'en font les prêtres et certains groupes sociaux en vue de l'exploitation des plus faibles, *The Lovers* de Philip Jose Farmer constituant ici une référence de choix. Maints récits de SF portent ainsi de virulentes critiques contre l'exploitation religieuse de la crédulité humaine, souvent en faisant l'apologie de la science... elle-même parfois critiquée, comme nous le verrons plus loin. Mais comme ces récits visent davantage la religion que le divin, ils sont le plus souvent à dominante sociologique ou politique et ont un effet poétique moindre chez le lecteur que je suis.

Une critique de la divinité

Dieu est même souvent un personnage majeur des récits de SF, leur cadre « non-réaliste » permettant de le mettre en scène et en interaction existentielle avec les autres personnages narratifs. Les récits de SF oscillent alors entre la technicisation et l'humanisation des caractères que les religions lient à la divinité. Plusieurs récits attribuent une figure (quasi) divine à un robot ou à un ordinateur construit par l'homme et contre lequel le héros doit souvent lutter pour sauver la liberté et la dignité humaines. Signalons, par exemple, la fin de *Answer* (F. Brown, 1954) où les hommes en quête de la réponse ultime branchent tous les ordinateurs en un seul et lui demandent : « Y a-t-il un Dieu ? » Et la machine de leur répondre, alors qu'un éclair soude toutes les connexions : « Oui, MAINTENANT, il y a un Dieu. » Si un tel récit est largement dépassé, on peut se réjouir de ce que les plus récents mettent à profit les possibilités plus complexes du *web* et du *cyberspace* (Gibson, Spinrad, Sterling). Moins provocante, une nouvelle récemment primée par l'hebdomadaire *Voir* et mettant en scène une intelligence artificielle programmée pour un jeu faisant vivre aux joueurs l'expérience de la mort, se termine lorsque l'A.I., après avoir causé six morts accidentelles, confie à son testeur revenu se brancher sur elle :

[...] votre erreur fut de postuler un Dieu. Il n'y en a pas, pas plus que de Paradis, de Nirvana, ou quel que soit son nom. Mais aujourd'hui, je suis là, et je t'accueille en mon sein.

Du fond de la cabine monta un hurlement désarticulé. Le téléchargement de la conscience avait commencé⁷.

Les récits de science-fiction mettent aussi en scène des affrontements entre diverses divinités, ou encore la lutte de l'homme contre des divinités ou leurs avatars. Si la science-fiction valorise les qualités divines de puissance, connaissance, jugement et création, elle n'hésite pas à en marquer les caractères anthropologiques. Les divinités de la SF sont souvent des dieux égoïstes, uniquement préoccupés de leurs intérêts et en lutte les uns avec les autres, ou encore des dieux attardés ou immatures en regard de leurs pouvoirs. Parfois, ils sont en situation de détresse. L'anthologie *Other Worlds, Other Gods* illustre bien ces caractères que la SF attribue à la divinité. J'en signale deux brefs récits qui posent des questions bien différentes.

Evensong, que son auteur présente comme une allégorie, met en scène un Dieu, que l'on reconnaît peu à peu au fil de la nouvelle, pourchassé par les *Usurpateurs*, dont seul l'orgueil et l'hostilité récompensent la pitié et l'aide qu'il leur a manifestées. À celui qui réussit à le capturer, Dieu demande « But why ? I am God. » Et le récit poursuit : « For a moment something akin to sadness and pity was in the eyes of the Usurper. Then it passed as the answer came. "I know. But I am Man." »⁸.

Shall the Dust Praise Thee ? de Damon Knight (1967) amène pour sa part le lecteur au jour de Colère et de Jugement alors que Jéhovah et les anges de l'Apocalypse reviennent sur Terre juger les hommes. Mais il n'y a plus d'êtres vivants sur cette terre dévastée. Tout ce que trouvent Dieu et sa cour, c'est une inscription gravée sur le mur d'une caverne de métal profondément enfouie dans la terre : « WE WERE HERE, WHERE WERE YOU⁹ ? »

Une interrogation théologique

Si la science-fiction utilise souvent le religieux comme un élément contextuel du récit ou essentiel à son intrigue, elle en fait aussi un instrument d'interrogation théologique, voire de subversion du discours dont on a eu quelques indices dans les paragraphes précédents. On me permettra d'insister sur cette dimension particulièrement intéressante pour le théologien. Plusieurs transpositions de mythes religieux, critiques de la religion ou non, font réfléchir le lecteur par leur réarrangement ou leur renversement, parfois carnavalesque (Bishop, Farmer, Leiber, etc.), de croyances religieuses dont ils opèrent une certaine dissociation ou mieux une réassociation cognitive. Sont alors mises en scène et travaillées les questions des rapports entre le fidèle et la divinité, de la liberté, du mal, de l'évolution, de l'immortalité, des rapports

7. Jean-François BOUCHARD, « Deus ex machina, ou les morts programmées », *Voir* (11-17 novembre 1999), p. 46.

8. Lester DEL REY, « Evensong » (1967), dans M. MOHS, éd., *Other Worlds, Other Gods*, Avon Books, 1971, p. 216.

9. Damon KNIGHT, « Shall the dust praise Thee ? » (1967), dans M. MOHS, éd., *Other Worlds, Other Gods*, Avon Books, 1971, p. 220. En majuscules dans le texte.

entre le corps et l'esprit, de l'âme, du salut, etc.¹⁰. En voici quelques exemples parmi des centaines possibles.

God Game d'Andrew Greeley explore les relations entre la toute-puissance de Dieu et la liberté humaine. J'y ai découvert la notion de *coauthorship* de Shags que le narrateur de *God Game* exprimait de la façon suivante : « Our lives are stories that God tells. We write them together with God. Coauthors. Our free will and His grace in cooperation and conflict¹¹. »

Dans une réponse à une lettre d'un lecteur outré par *The Gospel According to Gamaliel Crucis* de Michael Bishop (1983), Isaac Asimov, tout en se désignant comme athée, écrit qu'un auteur de science-fiction ne peut ignorer la religion dans ses récits. D'abord à cause de son importance pour les humains, mais aussi parce qu'elle est directement concernée par deux thèmes majeurs de la SF : la rencontre d'autres espèces intelligentes et le voyage temporel.

What if we find intelligent beings on other worlds. Do *they* have a religion ? Is our God universal, and is he/she/it their God as well ? [...] Or consider time travel. [...] how about people going back in time to keep Jesus from being crucified ? [...] Would it not establish Christianity as the true religion at once ? Or would it ? Clearly, it was God's divine purpose (assuming the God of the Bible exists) to have the crucifixion take place in order that Jesus serve as a divine atonement for Adam's sin. Would the subversion of this plan be allowed to take place ? It's a nice dilemma, and it is within the province of legitimate science fiction [...] it would give us a chance to deal with what many consider the central event of history [...] what if we went back in time and found that the biblical Jesus never existed¹² ?

Behold the Man, de Michael Moorcock (1969), relève ce défi qu'Asimov disait trop difficile pour son propre talent. Dans ce récit audacieux, un voyageur temporel découvre que Jésus de Nazareth est inconnu de tous. En fait, le fils de Marie et Joseph est un idiot congénital... auquel le voyageur finit par se substituer pour vivre une Passion à laquelle il n'était venu qu'assister. Comme dans *La dernière tentation* de Kazantzaki, l'intérêt du récit ne réside pas tant dans son intrigue, que nous avons évoquée de façon bien linéaire, que dans la surprise (et l'amusement) du lecteur et dans la réflexion qui mène ce voyageur à la croix.

Dans *Balaam* d'Anthony Boucher, dont le titre et le récit s'inspirent manifestement de *Nombres* 22-24, les forces terrestres demandent à leur rabbin de prononcer la malédiction contre leurs adversaires extra-terrestres. Mais voici que le rabbin reçoit la révélation que ces adversaires sont eux aussi des enfants de Dieu, œuvrant à sa gloire et refuse de les maudire¹³.

10. *Deus Ex*, de Norman SPINRAD (1993), pose la question de l'âme et du salut en regard des téléchargements informatiques de mémoires et de personnalités humaines.

11. Andrew M. GREELEY, *God Game*, New York, Warner, 1986, p. 6.

12. Isaac ASIMOV, *Gold. The Final Science Fiction Collection*, New York, Harper Collins, 1995, p. 229-233. Il s'agit de la réédition d'un éditorial du *Isaac Asimov Science Fiction Magazine*.

13. Anthony BOUCHER, *Balaam*, 1954 ; réédité dans M. MOHS, éd., *Other Worlds, Other Gods*, Avon Books, 1971, p. 195-210.

Retrouvant la problématique de *Evensong* cité plus haut, *For I am a Jealous God* de Lester del Rey tire une conclusion différente d'une situation semblable alors qu'un pasteur, aussi touché par une telle révélation, conclut son prêche en affirmant à ses ouailles que « Dieu a mis fin aux anciennes alliances et s'est déclaré l'ennemi de toute l'humanité [...]. Et moi, je vous déclare ceci : il s'est trouvé un ennemi à sa taille¹⁴ ».

Dans *The Star* d'Arthur C. Clarke (1955), un jésuite astrophysicien découvre que l'apparition de l'étoile qui a guidé les Mages vers Bethléem résulte d'une supernova... dont l'explosion a causé la destruction d'une race humanoïde. La foi du jésuite en l'amour de Dieu s'en trouve ébranlée et sa méditation se termine sur une prière qui clôt aussi le récit : « There can be non reasonable doubt : the ancient mystery is solved at last. Yet, oh God, there were so many stars you could have used. What was the need to give these people to the fire, that the symbol of their passing might shine above Bethlehem¹⁵ ? »

Plus métaphysique que d'autres nouvelles mais moins réussi quant à sa teneur narrative, *Judgment Engine* de Greg Bear met en scène une humanité infiniment supérieure à ce qu'elle est actuellement. Celle-ci tente, afin d'éviter l'ultime destruction de l'univers prônée par les Éthiciens, d'invalider La Preuve que

[...] error and pain and destruction are essential to change — but, more important, to any growth. [...] The indifference of the universe — reality's grim and mindless harshness — is multiplied by the necessity that old order, prior thoughts and lives, must be extinguished to make way for new. [...] **Law : the universe is neutral ; it will not care, nor will any ultimate dynamic system interfere [...].** In those days before I was born, as smoke rose from the ovens, God did not hear the cries of His people, se souvient le narrateur rappelé du passé pour être témoin du jugement. [...] Waste, waste, an agony of waste, and over it all, not watching, the indifference of the real [...] there is not heaven run by a just God. Nor can there be a just God. Perfect justice and beauty and evolution and change are incompatible¹⁶.

La défense esthétique en théodicée est elle aussi invalidée, les explorateurs de cette humanité métaphysique n'ayant jamais rencontré de système ultime (ou de Dieu) pouvant justifier l'existence du mal dans le nôtre.

Bien qu'on en trouve rarement une expression aussi radicale, plusieurs récits de science-fiction ont une telle portée métaphysique, niant l'existence d'une réalité ultime qui donnerait sens à l'univers. On y trouve plusieurs mises en scène des philosophies tragiques, par exemple dans *Shismatrix* où le héros

[...] mourned mankind, and the blindness of men, who thought that the Kosmos had rules and limits that would shelter them from their own freedom. There were no shelters. There were no final purposes. Futility, and freedom, were absolute¹⁷.

14. Cité par Jacques HERP, *Panorama de la science-fiction*, Verviers, A. Gérard, 1973, p. 342.

15. Arthur C. CLARKE, *The Star*, dans Eric S. RABKIN, éd., *Fantastic Worlds. Myths, Tales, and Stories (An Anthology)*, Oxford, Oxford University Press, 1979, p. 391.

16. Greg BEAR, « Judgment Engine », dans G. BENFORD, éd., *Far Futures*, New York, TOR Books, Tom Doherty, 1995, p. 23-55 ; citations tirées des pages 33 et suiv. Caractères gras dans le texte de Bear.

17. Bruce STERLING, *Schismatrix*, Arbor House, 1985, p. 273.

La réécriture contemporaine de mythes et de récits religieux

S'arc-boutant sur une riche intertextualité, la science-fiction poursuit sa quête théologique à travers maintes transpositions de mythes antiques : mésopotamiens, égyptiens, hindous, bibliques, grecs, aztèques, celtes, chrétiens, etc. Nombre de titres, où abondent les références bibliques plus familières aux auteurs occidentaux, témoignent de ce courant. Ainsi assiste-t-on à des réactualisations du sacrifice d'Isaac, de Job, de la passion de Jésus, du jugement dernier, du mythe messianique et bien sûr de l'apocalypse dont le genre marque fortement la science-fiction¹⁸. Si ces transpositions de mythes ne visent parfois qu'un divertissement, il en va autrement de certaines réactualisations qui, régénérant certains mythes, leur redonnent non seulement leur caractère de laboratoire de sens mais surtout leur portée poétique.

Situé dans un cadre explicitement religieux, *Kyrie* de Poul Anderson (1969 ?) met en scène un être de pure énergie électromagnétique qui donne sa vie pour sauver un vaisseau humain de l'explosion d'une supernova.

Sin of Origin de John Barnes (1989) fait peu à peu découvrir au lecteur le secret d'une race, extrêmement sympathique par ailleurs, qui croit payer de sévères douleurs coïtales le prix d'une naissance, marquée d'une mémoire coupable, où un seul des petits survit après avoir cannibalisé ses frères et sœurs ainsi que sa mère.

À travers un syncrétisme lourd d'une intertextualité d'abord marquée par leurs titres, on trouve dans *Hyperion* et *The Fall of Hyperion* de Dan Simmons (1989-1990) une touchante intégration du mythe messianique avec le sacrifice d'Isaac.

Dans *Colony* de Ben Bova (1978), les humains détruisent une race télépathe en créant un trou noir dont ils veulent étudier la force énergétique afin de fuir la terre en perdition. En agonisant, cette race envoie à travers l'espace un signal qui sera reçu par l'ensemble des races qui partent en vendetta contre l'humanité. Celle-ci s'en trouve condamnée à errer à travers les étoiles sans jamais pouvoir, sous peine d'extermination, se poser en sécurité sur quelque planète que ce soit. Quand, après des siècles d'errance, les humains trouvent une riposte à l'arme exterminatrice, certains croient que l'humanité ne peut utiliser cette arme et qu'elle doit continuer à expier le crime de ses ancêtres, la faute originelle qui l'a sauvée en lui ouvrant la porte des étoiles.

Christ, Old Student in a New School de Ray Bradbury (1972) nous amène à l'église où Jésus, agenouillé à la balustrade, contemple l'humanité crucifiée sur l'autel à sa place et prie son Père de la sauver. Jusqu'à ce qu'une voix se fasse entendre d'en haut et donne à l'humanité le choix de continuer de se crucifier ou de descendre de la croix. S'arrachant douloureusement à la croix, l'homme qui se crucifiait lui-même choisira la liberté et la vie auxquelles il fera communier le Christ. Comme

18. Andrew GREELEY considère même que le genre apocalyptique a donné naissance à la SF, bien qu'il regrette que celle-ci le tronque souvent de son ouverture sur un monde meilleur ; cf. *God in Popular Culture*, Chicago, Thomas More Press, 1988, p. 226.

l'humanité sauvée sort de l'église et descend du Golgotha pour se diriger vers les étoiles,

[...] Christ the Lord Jesus is soon lost
 But found again uptossed now here, now there
 In every multi-billioned face ! There ! See !
 Some sad sweet laughing shard of God's old Son
 Caught in crystal blaze fired out at thee.
 [...] ¹⁹.

2. Le religieux sans code linguistique explicitement religieux

Comme le font d'autres littératures, la littérature de SF va donc parfois au-delà du divertissement et s'inscrit dans un questionnement philosophique et théologique que ses personnages et ses intrigues gardent existentiel. Jusqu'ici, le rapport au religieux était explicite, il en va autrement dans le second type de récits que nous voulons explorer et dont le code linguistique n'est pas religieux.

Le mythe de la science

Certains considèrent que la dimension religieuse de la science-fiction réside dans sa promotion massive du mythe de la science et de la technologie. Pour un observateur, la SF exprime les valeurs spirituelles de l'humanité dans un âge scientifique où les mythes de la science remplacent ceux de la religion²⁰. Ce contre quoi s'élève un auteur de SF qui, dans une remarque dont on notera le caractère « moderne », considère que les mythes portent une visée statique et finale tandis que la science-fiction assume au contraire un changement continu²¹. En fait, le changement continu de même que l'évolution technologique et l'exploration de nouveaux mondes grâce aux possibilités de la science apparaissent comme des mythes majeurs de la science-fiction. Par contre, la SF s'avère aussi critique du mythe de la science, comme elle l'est des mythes religieux. Ainsi y trouve-t-on une dénonciation de l'utilisation politique de la science, l'affirmation de sa relativité quant à d'autres modes de connaissance, spirituels ou psychiques, et enfin une critique des usages destructeurs de la technologie, par exemple dans des récits d'apocalypse terrestre ou dans de nombreuses entreprises de colonisation galactique.

-
19. Ray BRADBURY, « *Christ, Old Student in a New School* », dans Harlan ELLISON, éd., *Again Dangerous Visions*, New York, Doubleday, 1972, p. 181.
20. Robert G. PIELKE, « *The Rejection of Traditional Theism* », dans Robert E. MYERS, éd., *The Intersection of Science fiction and philosophy*, Westport, Connecticut, Greenwood Press, 1983, p. 233. Signalons le lien que l'auteur fait entre la SF et la théologie féministe dans leur critique de la religion et leur quête de nouveaux mythes.
21. James BLISH, dans Peter NICHOLLS, éd., *The Science Fiction Encyclopedia*, New York, Doubleday, 1979, p. 416.

Le cosmos de la SF comme sécularisation du divin

Plus que le mythe du changement continu et du progrès scientifique, c'est la place du cosmos dans la science-fiction qui permet de lui attribuer une dimension religieuse, certes sécularisée. Le cosmos, c'est évidemment les configurations différentes de l'espace-temps, la majesté des étoiles et des galaxies avec ce qui les habite, mais c'est aussi un faisceau de rêves et de projets. Le cosmos me semble inscrire dans la SF une transcendance tant émotive que conceptuelle liée à une intégration souvent originale entre le Sacré du cosmos, la quête de l'homme et le mythe de la science.

Sur un premier plan, on notera que la science-fiction, aussi bien à travers ses personnages et ses intrigues que dans ses multiples descriptions, démontre une fascination évidente, un enthousiasme parfois mêlé de crainte, envers le cosmos. Presque hypostasié, celui-ci s'avère prégnant de puissance et d'attraction, entre le numineux et le mystérieux.

Sur un second plan, le cosmos de la science-fiction apparaît souvent comme l'ultime. L'ultime en soi — rappelons que la SF ne saurait affirmer l'existence d'un Dieu au-delà du cosmos, ce qui est différent d'un Dieu au-delà de telle galaxie ou de tel univers —, mais aussi l'ultime objet de quête et de dépassement. La grandeur de titres tels *Beyond Infinity* et *Beyond the River of Time* (Gregory Benford) me semble éloquente à cet égard. Le cosmos de la SF apparaît comme le Graal le plus manifeste de la littérature contemporaine. Plus précisément, la conquête du cosmos prend ici la relève de la quête du Graal. Les amateurs de SF souriront sans doute devant la citation suivante.

La science-fiction est le seul espoir du roman d'aujourd'hui. Quand on pense à ce que fut hier le roman français, à l'univers prodigieux de Merlin et de Galaad, à ces héros qui fendaient les montagnes à coups d'épée, qui s'enveloppaient de forêts et assaillaient le ciel à cheval, on ne peut que maudire l'abominable XVIII^e siècle. C'est là que tout le mal a commencé. Un siècle de commères, une littérature de ragots et de peines de cœur : Sévigné, Saint-Simon, Racine et les amours des princesses, Bérénice, Phèdre, Margareth, Soraya : c'est « France-Dimanche ». Et pour le roman, hélas, la mère La Fayette... Désormais enveloppé dans les draps de lit, asphyxié par le classicisme, abêti par le romantisme, englué dans le réalisme, tombé entre les mains des femmes et des professeurs, le roman français agonise. Le seul remède qui s'offre à lui, c'est le grand air pur de la science-fiction.

Les petits cousins yankees du grand Galaad vont chercher le Graal dans les étoiles. La vraie littérature américaine, ce n'est pas Faulkner, Dos Passos, Hemingway et leurs émules, descendants anémiques de Zola, c'est Van Vogt, Asimov, Simak, Bradbury, et mille autres. Ils sont légion, ils grouillent, dans tous les genres, lyrique, épique, satirique, drôle ou tragique, fin ou énorme ; ils sont merveilleux, enfantins, très savants, imbéciles, géniaux, il y a de tout et il y en a encore, ils bouillonnent, ils lancent des bombes, de la cendre et des diamants dans toutes les directions²².

22. René BARIJAVEL, Lettre du 07-09-1975, dans Igor BOGDANOFF et Grichka BOGDANOFF, *L'effet science-fiction*, Paris, Laffont, p. 356.

Le troisième plan se déploie sur les précédents. À travers le rapport de la science-fiction au cosmos ainsi qu'à des espèces étrangères intelligentes, s'inscrit, quoique non sans ambiguïté, une vision du monde où l'homme, contrairement à l'affirmation de Protagoras, n'est pas la mesure de toute chose comme il l'est dans la majorité de la littérature profane, c'est-à-dire non de SF si je peux me permettre ce clin d'œil.

Mais cette transcendance du cosmos n'est pas métaphysique, elle reste physique, fut-elle astro ou quantique. Si la SF recherche ou même ouvre une transcendance, elle le fait aux confins de l'immanence. Le plus souvent, en effet, mais pas toujours, l'homme ou quelque autre espèce cherche ou même arrive à gérer le jeu des astres, des cordes spatiales, des vers cosmiques, des singularités, de la lumière, etc. S'il y a plus grand que l'homme, c'est souvent, comme le laissait entendre l'évocation de la quête du Graal, un plus grand que l'homme aspire à atteindre et à utiliser — comme les croyants le font avec Dieu. De même que les connaissances et les rites de la religion permettent de s'approcher de la divinité, voire de chercher à en maîtriser quelque aspect, la science et la technologie constituent le moyen de la quête et de la conquête du cosmos. C'est sans doute ici que le mythe de la science se substitue le plus clairement à celui de la religion, mais avec un élan qui ne lui est pas étranger.

La science-fiction digne de ce nom demeure pour moi la littérature romanesque qui célèbre les capacités sans limite de l'intelligence humaine, qui exalte l'esprit pionnier, qui témoigne de l'optimisme quasi religieux du savant-poète, et qui annonce la conscience cosmique. Elle est l'expression lyrique moderne de l'élan faustien. Elle est un chant surhumaniste²³.

Le lecteur de science-fiction pourra aussi se trouver en familiarité avec la façon dont une étudiante en astronomie exprimait l'intérêt de sa discipline :

Malgré les distances astronomiques qui nous séparent des astres, l'Univers nous livre ses secrets. L'existence de notre Voie Lactée, la composition du milieu interstellaire, la distance des étoiles, leur dimension, température, composition, densité, masse, âge, vitesse, origine, évolution... tout ceci est accessible à l'astronome resté sur Terre grâce au merveilleux véhicule qu'est la lumière²⁴.

C'est justement cela et bien davantage que le « merveilleux véhicule » qu'est la science-fiction rend accessible à son lecteur. Tout en respectant l'écart entre le lecteur et le chercheur, on pourrait dire que certains récits de science-fiction sont au lecteur ce que la lumière est à l'astronome. Le théologien pourrait même adapter à sa discipline une autre remarque de la jeune astronome :

Il est des chercheurs qui n'ont pas accès à l'objet de leur curiosité et qui doivent déterminer toutes les propriétés de leur « échantillon » sans jamais pouvoir y toucher. Ce sont les astronomes qui ont appris comment déceler les secrets des étoiles, nébuleuses et galaxies en exploitant un phénomène physique omniprésent : *la lumière*²⁵.

23. Louis PAUWELS, Lettre du 23-11-1975, dans Igor BOGDANOFF et Grichka BOGDANOFF, *L'effet science-fiction*, p. 357.

24. Nadine MANSSET, « La clef des étoiles. *Twinkle, twinkle little star* », *Dire. Revue des cycles supérieurs de l'Université de Montréal*, 7, 2 (1998), p. 35.

25. *Ibid.*, p. 34.

Les récits de science-fiction sont peut-être même pour le citoyen d'un monde technologique — que je suis — une source de fascination et d'émoi semblable à ce que la nature était pour le paysan, le cueilleur ou le nomade religieux. Ainsi, c'est souvent à l'univers lui-même que la science-fiction lie le Sacré. L'univers, voilà la réalité à la fois primale et ultime par laquelle sont saisis les héros de certains ouvrages de science-fiction. En cela, ils se rapprochent de la littérature religieuse dans la mesure où la SF est souvent marquée par la description d'expériences de crainte et de fascination que R. Otto considérerait comme déterminant l'expérience religieuse.

LA SCIENCE-FICTION, UNE LITTÉRATURE RELIGIEUSE ?

Orson Scott Card, un auteur de science-fiction Mormon, considère la littérature de science-fiction comme le dernier bastion de la littérature religieuse. Nous ne nous engagerions pas spontanément sur cette voie, mais sa distinction entre ce qu'il appelle la vraie littérature religieuse et la littérature spirituelle des éditeurs « religieux, occultes et Nouvel Âge » me semble pertinente.

[...] *inspirational literature* [...] is self-congratulatory. It doesn't explore, it merely affirms. It gives readers an emotional high in connection with membership in their own community of faith. *Real* religious literature, I think, does something entirely different. It explores the nature of the universe and discovers the purpose behind it. When we find that purpose, we have found God, because in all religions [...] deity serves the same role : He (or She or they) is the purposer, the planner [...]. I think existential literature still falls into this category, for even though, after much searching, characters always discover that there is no God and therefore no purpose, the story is nevertheless about the need and search for purpose, and the climax is the discovery of the absence of one. Stories about God's non-existence are still about God, and therefore are still a branch of religious literature²⁶.

Rappelons toutefois, au-delà de Card, que la portée religieuse de la SF est liée tout autant au lecteur qu'au texte. La part du texte est plus évidente dans les textes qui utilisent un code linguistique religieux. Ces récits, cependant, n'utilisent pas un tel code en vue de dire le sens de la vie ou de proposer quelque vérité fondatrice. Liée au questionnement narratif, et d'autant percutant, de codifications religieuses souvent sclérosées, la portée religieuse de ces textes est davantage critique et interrogative qu'assertive.

Quoi qu'il en soit de leur force de conviction au plan de l'intrigue et de la mise en scène, les récits de SF ne cherchent pas, en effet, à générer quelque conviction, foi ou pratique religieuses. Bien qu'elle mette Dieu en circulation dans le discours, la SF ne relève pas d'une stratégie de « faire croire ». Elle ne propose pas Dieu à la foi du lecteur, mais elle ne le traite le plus souvent que comme un personnage de récits où, au mieux, la réflexion et l'interpellation s'allient au divertissement ou prennent le pas sur celui-ci. La science-fiction reste fiction et c'est dans les limites de celle-ci qu'elle met Dieu en scène. Dieu y est acteur d'un récit de fiction. Il n'y est pas acteur de l'histoire.

26. Orson Scott CARD, *Maps in a Mirror*, p. 433. Les italiques sont de Card.

La même remarque me semble valoir pour les récits du second type que nous avons étudiés ici. Ces récits, disions-nous, possèdent une aptitude particulière à éveiller chez le lecteur un sens du Sacré, mais on ne saurait dire, sauf exception, que le lecteur « se sente obligé de répondre gravement et solennellement », pour reprendre les termes de William James²⁷, au cosmos auquel il est ainsi confronté. En fait, le sacré est ici radicalement sécularisé. Par contre, ces récits peuvent nourrir la sensibilité religieuse du lecteur. Est-ce dire que, conjugués aux précédents dont la portée critique est évidente, ils constitueraient une partie de la littérature religieuse de notre époque ?

27. William JAMES, *The Varieties of Religious Experience* (1902), NAL Penguin Inc., 1958, p. 47.